

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PRÉSENCE AFRICAINE

Le Soleil partagé, nouvelles.
Laghia de la mort, nouvelles.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Diab'la, roman, Nouvelles Editions Latines, Paris.
La Fête à Paris, roman, Kraus Reprint, Liechtenstein.
Les Jours immobiles, roman, Kraus Reprint, Liechtenstein.
Les Mains pleines d'oiseaux, roman, Nouvelles Editions Latines.
Quand la neige aura fondu, roman, Editions Caribéennes.
Et si la mer n'était pas bleue..., nouvelles, Editions Caribéennes.

DEDALUS - Acervo - FFLCH-LE

La rue cases-negres :

840.99

Z 72r

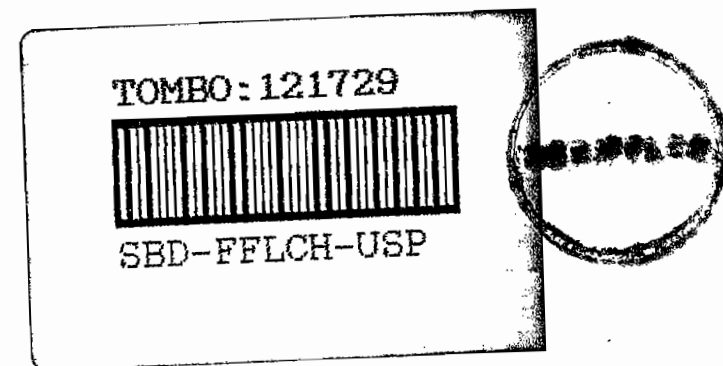


21300096113

JOSEPH ZOBEL

LA RUE CASES-NÈGRES

roman



PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles - 75005 Paris
64, rue Carnot - Dakar

Quand la journée avait été sans incident ni malheur, le soir arrivait, souriant de tendresse.

D'aussi loin que je voyais venir m'man Tine, ma grand-mère, au fond du large chemin qui convoyait les nègres dans les champs de canne de la plantation et les ramenait, je me précipitais à sa rencontre, en imitant le vol du mansfenil, le galop des ânes, et avec des cris de joie, entraînant toute la bande de mes petits camarades qui attendaient comme moi le retour de leurs parents.

M'man Tine savait qu'étant venu au-devant d'elle, je m'étais bien conduit pendant son absence. Alors, du corsage de sa robe, elle retirait quelque friandise qu'elle me donnait : une mangue, une goyave, des icaques, un morceau d'igname, reste de son déjeuner, enveloppé dans une feuille verte ; ou, encore mieux que tout cela, un morceau de pain. M'man Tine me rapportait toujours quelque chose à manger. Ses compagnes de travail en faisaient souvent la remarque, et m'man Tine disait qu'elle ne pouvait

porter quoi que ce soit à sa bouche qu'elle ne m'eût réservé une part.

Derrière nous apparaissaient d'autres groupes de travailleurs, et ceux de mes camarades qui y reconnaissaient leurs parents se précipitaient à leur rencontre, en redoublant de criailerie.

Tout en dévorant mon goûter, je laissais m'man Tine continuer sa conversation, et la suivais docilement.

— Mon Dieu, merci ; j'en suis retournée ! soupirait-elle, en posant le long manche de sa houe contre la case.

Elle se déchargeait ensuite du petit panier rond en lattes de bambou juché sur sa tête et s'asseyait sur une sorte d'excroissance pierreuse qui, devant la case, tenait lieu de banc.

Enfin, ayant trouvé dans le repli de son corsage une boîte de fer-blanc toute rouillée, qui contenait une pipe de chaux, du gros tabac et une boîte d'allumettes, elle se mettait à fumer lentement, silencieusement.

Ma journée était aussi terminée. Les autres mamans et papas étaient aussi arrivés : mes petits camarades avaient rallié les cases. Finis les jeux.

Pour fumer, m'man Tine occupait presque toute la place qu'offrait la grosse pierre. Elle se tournait du côté où il y avait de belles couleurs dans le ciel, allongeait et croisait ses jambes terreuses, et semblait s'adonner toute à son plaisir de tirer sur sa pipe.

Je restais accroupi auprès d'elle, fixant dans la même direction qu'elle un arbre en fleurs — un macata tout jaune ou un flamboyant sanguinolent —

les couleurs que faisait le ciel derrière les mornes (1), de l'autre côté de la plantation, et dont la lueur se reflétait jusqu'au-dessous de nous. Ou bien, je la regardais — à la dérobée — car elle me répétait souvent avec véhémence que les enfants ne devaient pas dévisager les grandes personnes.

Je prenais alors un réel plaisir à suivre les courbes de son vieux chapeau de paille à la forme écrasée par son panier, au bord délavé, ramolli et ondulé par les pluies, et rabattu sur son visage à peine plus clair que la terre de la plantation.

Mais ce qui m'amusait le plus, c'était la robe. Tous les matins, m'man Tine cousait là-dedans, en maugréant que les feuilles de canne, il n'y avait rien de tel pour manger les hardes des pauvres nègres. Cette robe n'était rien autre qu'une tunique sordide où toutes les couleurs s'étaient juxtaposées, multipliées, superposées, fondues. Cette robe qui, à l'origine, autant que je m'en souviens, avait été une robe de simple cretonne fleurie, pour la communion, le premier dimanche de chaque mois, puis pour la messe, tous les dimanches, était devenue un tissu épais, matelassé, une toison lourde, mal ajustée, qui pourtant semblait être la tenue la mieux assortie aux mains en forme de racines, aux pieds gonflés, racornis et crevassés de cette vieille négresse, à la cabane que nous habitions, et à l'habitation même où j'étais né et d'où, à l'âge de cinq ans, je n'étais jamais sorti.

De temps en temps, des voisins passaient.

— Amantine, tu prends une douce pipe, disaient-ils en guise de salut.

(1) Colline aux Antilles.

Sans même bouger la tête, sans leur jeter un coup d'œil, m'man Tine répondait par un bougonnement de satisfaction, et demeurait imperturbablement dans son plaisir de fumer et sa rêverie.

Saurais-je dire si elle rêvait, s'abandonnait, à ce moment-là, si la fumée de sa pipe la transportait ailleurs ou transfigurait à ses yeux tout le panorama de la plantation ?

Lorsqu'elle avait fini de fumer, m'man Tine disait .

— Bon !

Mais c'était plutôt un cri d'ahan, une exhortation personnelle.

Alors, elle rangeait sa pipe à côté de son tabac et de ses allumettes, dans la petite boîte de fer-blanc, se levait, prenait son panier sous son bras et entraînait dans la case.

Il y faisait déjà sombre. Pourtant, en un clin d'œil, m'man Tine a tout passé en revue, s'est déjà rendu compte si j'ai déplacé quelque ustensile ou causé des dégradations quelconques.

Mais, après des journées comme celle-là, je n'ai nulle crainte. J'ai juste déjeuné de la quantité de farine de manioc et du petit carré de morue salée qu'elle m'avait départis. Je n'ai pas abusé de l'huile, je n'ai pu détecter la boîte à sucre qu'elle a dû mettre dans une cachette repérable par le diable seul. Je n'ai pas brisé de vaisselle, et j'ai même balayé le sol en terre battue de la cabane, pour enlever les poussières de farine tombées pendant mon déjeuner.

En vérité, l'innocence et la raison m'ont habité pendant toute l'absence de m'man Tine !

Satisfaite de trouver tout impeccable, m'man Tine

se demande à mi-voix (elle soliloquait ainsi, m'man Tine) :

— Qu'est-ce que je vais donc faire, ce soir ?

Debout et indécise dans la pénombre de la case, elle bâille longuement :

— S'il n'était que de moi, dit-elle d'une voix geignarde, j'allumerais pas du feu. Je me mettrais un grain de sel sur la langue pour que les vers me piquent pas le cœur, et je me coucherais.

Car elle est fatiguée, fatiguée, dit-elle.

Mais aussitôt, brisant sa torpeur, la voilà qui s'affaire, retirant de son panier un fruit-à-pain qu'elle coupe en quartiers, épluchant chaque quartier qu'elle coupe en deux « carreaux ». Opération amusante encore à mes yeux : le chargement du canari (1) au fond duquel m'man Tine dépose d'abord une couche d'épluchures, puis les « carreaux » de légume, une poignée de sel, un morceau de morue salée, et qu'elle remplit d'eau.

De plus, souvent elle a rapporté du champ où elle a travaillé une botte d'épinards, et cet arrivage méthodique se termine par une couche de cette herbe, recouverte d'épluchures entrecroisées.

Dehors, une flamme bondissante, poussant entre trois pierres noires, provoque déjà dans la panse du canari un borborygme de bon aloi, et répand devant la case une lueur fauve et vibrante, dans laquelle m'man Tine et moi nous nous plaçons, elle sur la grosse pierre, moi tout près du feu, pour y glisser des brindilles et inciter la flamme à s'élaner et à ronfler.

(1) Cocotte en terre cuite.

— Joue pas dans le feu ! crie m'man Tine, ça va te faire pisser au lit.

Et tout autour de nous, sur la plantation, il y a, dans la nuit, des feux pareils, qui font cuire des canaris, animant la façade des cases et les visages des enfants de tous ces reflets qui rendent si séduisant le feu dans la nuit.

M'man Tine fredonne une de ces mélodies qui sourdent continuellement de l'habitation, et que je chante parfois aussi, avec mes camarades, en l'absence de nos parents.

Je pense que le soleil est une excellente chose parce qu'il conduit nos parents au travail et nous laisse jouer en toute liberté, et que la nuit est aussi une chose merveilleuse quand on y allume des flammes et qu'on chante.

Certains soirs, je n'aimerais pas rester longtemps à attendre le dîner. J'ai faim et je trouve que m'man Tine chante trop au lieu de regarder si le canari est cuit.

Ces soirs-là, ce qui m'est le plus pénible à supporter, c'est le temps que m'man Tine met à préparer la sauce avec laquelle nous devons manger le fruit-à-pain. Comme je la trouve lente à prendre un poêlon de terre, le rincer (oh ! ce qu'elle aime laver et rincer toute chose, m'man Tine !), y hacher les petits oignons, râper de l'ail, aller chercher du thym derrière la case, du poivre dans un des multiples petits papiers pelotonnés dans un coin, du piment et quatre ou cinq condiments encore ! Comme je trouve long le temps que tout cela reste à roussir avant qu'on y verse l'eau de cuisson des légumes, le morceau de morue et les épinards ! Et ce n'est jamais bon d'un

seul coup. Toujours un clou de girofle à y ajouter ; et le laisser mijoter un peu plus !

M'man Tine a allumé son lumignon à pétrole, et la table est éclairée au milieu de toutes les ombres, y compris les nôtres qui, démesurément agrandies, pèsent sur les misérables parois de la case.

Elle est assise sur une étroite chaise près de la table ; le grand bol de faïence à bandes bleues et jaunes dans lequel elle mange à même ses doigts, est entre ses genoux, mais elle exige que je dépose mon plat d'aluminium sur la table et que je me serve d'une fourchette, « comme un enfant bien élevé ».

— Ton ventre est plein ? me demande-t-elle lorsque j'ai fini de manger.

Trois « carreaux » de fruits-à-pain m'emplissent à me faire éclater ; et c'est à peine si j'ai assez de souffle pour répondre d'une voix distincte : « Oui, m'man. »

Alors, m'man Tine me donne un petit coui (1) plein d'eau, et je vais sur le pas de la porte pour me rincer la bouche, en ayant soin de secouer l'eau bien fort entre mes joues et de cracher aussi violemment que possible.

Tout en faisant la vaisselle, m'man Tine monologue à mi-voix, et je reste assis sur ma chaise à l'écouter, comme si c'était à moi qu'elle s'adressait. Elle raconte ainsi toute sa journée : les incidents, les querelles, les plaisanteries de la plantation ; s'indigne si sérieusement que je crains de la voir briser le canari ou le bol qu'elle est en train de rincer. Ou bien, elle ricane si follement que je m'esclaffe aussi.

(1) Demi-calebasse servant d'écuelle.

Et elle de s'arrêter brusquement pour me demander :
« De quoi ris-tu, polisson ? »

D'autres fois, elle n'est pas colère, mais elle parle, parle, d'une voix sombre et vibrante ; et ne comprenant pas bien ce qu'elle se dit, je me penche pour voir s'il n'y a pas des larmes qui coulent sur son visage. Car je me sens si angoissé !...

Je reste longtemps à regarder fixement le lampion, et me laisse distraire par les petits papillons qui butent contre la flamme et tombent à la renverse sur la table, morts ou incapables de reprendre l'air.

Et mes paupières s'engourdissent, et ma tête semble de temps en temps se détacher de mon cou pour tomber sur la table si je ne me ressaisis pas à temps.

Or, m'man Tine n'en finit pas d'essuyer et de ranger ses ustensiles. Elle a plus d'une fois déplacé le quinquet pour nettoyer la table. Quand donc se relèvera-t-elle de ce coin où elle est baissée à ranger des bouteilles ?

Alors, j'ai délibérément posé ma tête au bord de la table.

Enfin, m'man Tine me secoue l'épaule en m'appelant tout haut pour chasser mon sommeil. Tenant la lumière d'une main, elle m'entraîne dans la chambre.

Je suis imprégné de sommeil, et plus rien ne frappe mes sens. M'man Tine défait un gros paquet de haillons qu'elle étale en couches superposées sur une peau de mouton étendue par terre. Elle me déshabille, je bafouille les mots qu'elle me fait répéter à la gloire de Dieu. Je perçois tout comme du fond d'une eau trouble. Lorsque, enfin, je dis : « Bonsoir,

m'man ! » et m'effondre sur mon couchage, je suis comme un noyé remonté à la surface.

Mais, le plus souvent, la journée se terminait mal.

Aussitôt levé, le matin, je ramasse mon matelas de haillons et je vais l'étaler au soleil, sur la grosse pierre devant la case ; car il est presque toujours mouillé par endroits. M'man Tine, alors accroupie dans un coin de la pièce où se trouve un petit réchaud à charbon de bois — bidon récupéré et adapté à sa nouvelle fonction par le talent de quelque bricoleur du cru —, prépare son café. Par la fenêtre de la pièce, la lumière du jour se déverse sur son dos, qui montre une peau fanée à travers les déchirures d'une vieille robe devenue ajourée comme un filet, et qu'elle revêt pour dormir. Sur le feu, l'eau chante dans une petite boîte de conserve, et m'man Tine en arrose très parcimonieusement le petit filtre posé à terre.

Après avoir échangé ma chemise de nuit contre une longue blouse de drill qui est ma tenue de tous les jours, je vais me mettre à côté de m'man Tine pour la regarder « couler » le café.

Elle en recueille les premières gouttes dans un petit pot en faïence, y met une pincée de sucre et va s'appuyer à l'embrasure de la porte, une main sur la hanche. Là, parcourant des yeux l'horizon, elle décrit le temps qu'il fait, ou annonce :

— Les gens de Petit-Bourg pourront manger du poisson aujourd'hui, car les pêcheurs du Diamant en prendront de pleins canots... Voyez-moi ces petits nuages : on dirait un grand coup de senne...

Et elle ponctue ses phrases de petites gorgées de café qui lui font claquer la langue.

Je sais alors combien je dois prendre garde de la

déranger, de lui demander quoi que ce soit. Elle se fâcherait. Elle s'écrierait : « Le soleil est à peine levé, j'ai pas encore mis une goutte de café dans mon cœur, et déjà cet enfant me tourmente ! »

Dans un grand pot de porcelaine épaisse, décoré de fleurs bleues et roses, m'man Tine m'a donné une bonne poignée de farine de manioc trempée de café clair et bien sucré, et, à l'aide de ma petite cuillère en fer, je m'en régale, assis sur le seuil de la cabane.

Pendant ce temps, m'man Tine tourne et retourne sur ses genoux sa robe de travail, en examine le ravaudage compliqué, et fait hâtivement quelques petites réparations urgentes. Puis elle devient très zélée dans ses allées et venues, apaisant ainsi ma sournoise impatience de la voir partir. Car dehors, les arbres, les champs, toute la savane sont déjà inondés de soleil.

Enfin, m'man Tine me dit :

— Quand il sera midi — tu sais ? quand la cloche de l'habitation va sonner — tu prendras un verre d'eau et tu le verseras sur cette assiette de farine. Il y a déjà de l'huile et de la morue dessus, tu auras qu'à bien mélanger et manger.

Elle me montre le plat qu'elle place à un angle de la table, à ma portée ; puis, accélérant encore ses préparatifs, elle se compose un déjeuner semblable dans un coui qu'elle cale bien soigneusement dans son panier de bambou avec quelques accessoires — entre autres, les vieux bas noirs dont elle se fait des mitaines et des jambières pour se garantir des éraflures des feuilles de canne, et parfois, une calebasse d'eau fraîche.

Puis elle bourre sa pipe et l'allume, se coiffe sur

son mouchoir de son étrange chapeau de paille, serre autour de ses reins un cordon de haillon, et me dit :

— Je vais voir si le Bon Dieu me donne encore la force de lutter dans les cannes de M. le béké (1) ! Tu vois comment la case est propre, et ton costume aussi... sans déchirure... et qu'il n'y a pas une ordure devant la case ?... Et puis va pas drivaiiller. Tâche de te bien comporter pour pas me faire endêver ce soir !

Là-dessus, elle tire deux coups sur sa pipe, emplissant la case de fumée, se baisse en même temps, enlève le petit panier de bambou qu'elle pose sur sa tête et, attrapant sa houe au passage, franchit la porte en disant :

— Je suis partie !

Enfin libre ! Libre pour toute la journée.

Mais je ne me rue pas encore dans ma liberté. Assis sur le seuil, je laisse écouler quelques instants. Dans la précipitation de son départ, m'man Tine a souvent oublié quelque chose qu'elle revient chercher. Alors, il faudrait qu'elle me retrouve aussi sage qu'elle m'a quitté. Puis, rassuré, je sors en ayant soin de bien refermer la porte.

Ceux de mes camarades dont les parents sont déjà partis sont rassemblés devant une case. Ils m'accueillent avec effusion, et nous attendons les autres.

La rue Cases-Nègres se compose d'environ trois douzaines de baraques en bois couvertes en tôle ondulée et alignées à intervalles réguliers, au flanc d'une colline. Au sommet, trône, coiffée de tuiles, la maison du gèreur, dont la femme tient boutique. Entre « la maison » et la rue Cases, la maisonnette

(1) Blanc-créole, propriétaire de plantations et d'usines.

de l'économe, le parc à mulets, le dépôt d'engrais. Au-dessous de la rue Cases et tout autour, des champs de cannes, immenses, au bout desquels apparaît l'usine.

Le tout s'appelle ici Petit-Morne.

Il y a de grands arbres, des huppées de cocotiers, des allées de palmiers, une rivière musant dans l'herbe d'une savane. Tout cela est beau.

En tout cas, nous, les enfants, nous en jouissons royalement.

En attendant que la bande soit au complet, nous nous amusons sur place, et nos cris et nos rires battent le rappel de ceux qui manquent.

Combien sommes-nous ? Je ne crois pas que nous ayons jamais compté. Nous remarquons bien lorsqu'il en manque : chacun a ses préférés et le signale s'il n'est pas là ; et nous sentons aussi bien quand nous sommes au grand complet.

D'abord les entraîneurs : Paul et ses deux sœurs, Tortilla et Orélie. Gesner, mon bon copain, et Soumane, son petit frère. Romane et Victorine, intrépides comme des garçons ; Casimir et Hector. Et moi-même. Car je compte aussi dans la bande.

Puis toute une traînée de moutards plutôt encombrants en certaines circonstances. De la marmaille, quoi ! qui ne sait même pas courir sans se racler les coudes et les genoux dans la poussière, incapable de grimper aux arbres et de sauter un ruisseau.

Tandis que nous autres, « les grands », on sait les chemins et les endroits où l'on peut pêcher les écrevisses à la main, sous les cailloux chantants des cours d'eau. On sait cueillir des goyaves et défibrer

les noix de coco sèches. Et les cannes bonnes à sucer, ça nous connaît.

Or, c'est ce qui compte avant tout pour profiter entièrement de la liberté ensoleillée que nous laisse l'absence de nos parents.

Nous sommes d'ailleurs les seuls à porter des vêtements. De vieilles vestes d'hommes flottent sur le dos des autres garçons, et se déchirent en tous sens au cours de leurs ébats ; ou des tricots si troués qu'ils ne recouvrent absolument rien des petits corps qui voudraient s'en vêtir.

Quant aux robes des filles : un cordon passé en bandoulière, et d'où pendent vaguement des franges qui ne cachent rien du tout.

Et tous, nu-tête, avec des cheveux laineux, rougis au soleil, des nez d'où glisse un jus verdâtre, pareils à des attelages de limaces, des jarrets écaillés comme des pattes de poules, et des pieds couleur de pierre qui brandissent en avant des orteils truffés de chiques.

— A midi, annonce Hector, je déjeune de petites bananes naines avec de l'huile et de la morue. Maman les a fait cuire avant de partir ; c'était encore chaud tout à l'heure.

La question nourriture vient toujours au premier plan de nos préoccupations.

— Nous, dit Paul, en parlant de lui et de ses deux sœurs, nous avons un gros canari plein de riz battu avec du « beurre rouge ». Et notre maman nous a dit de prendre encore de la farine s'il n'y a pas notre compte.

— Mais vous n'avez pas de chair, fait remarquer Soumane.

— Non, ils n'ont même pas de la morue !

— Hier soir, ma maman a fait du bon manger, déclare Romane avec des gestes de grande femme : migan de fruit-à-pain et gueule de cochon. Ça sentait bon ! Et c'est ce que je mange à midi.

Quand les menus n'excitent pas beaucoup la gourmandise, en ce moment où nous n'avons guère faim, d'ailleurs, nous déambulons de case en case.

Pas une grande personne à la rue Cases !

Certaines baraques sont même inhabitées, fermées ou grandes ouvertes, car les travailleurs de Petit-Morne ne demeurent pas tous à la rue Cases.

Nous sommes seuls, et tout nous appartient.

On examine tout, détruisant telle et telle chose, à notre gré ; arrachant une plante ici — les affreuses herbes à vers surtout, dont on nous a fait des décoctions si amères ! — jetant des cailloux dans les barriques d'eau à boire. Nous pourrions pisser là-dedans si nous voulions !

Mais, souvent, ceux qui ont des repas copieux, ne pouvant pas y résister, et cédant à l'envie des autres camarades, nous conduisent chez eux et les partagent avec la plus joyeuse insouciance.

Après quoi, toute la bande se met en route.

Au hasard. De goyavier en prunier, de champ d'icaques en champ de cannes. On traverse des savanes, lapidant vaillamment les vaches. On découvre parfois des coins de verdure où foisonne la pomme-liane (1).

— Hé ! c'est loin, la Trénelle ? demande Gesner. Nous faisons halte ; les traînardes accourent.

(1) Fruit sauvage.

— Sûr que c'est loin. Pourquoi ?

— Parce que, hier soir, mon papa m'a porté des mangues grosses comme ça. Sur le chemin de la Trénelle il les a ramassées, qu'il a dit.

— Ce doit pas être très loin alors.

— Si on y allait !

Pourquoi pas ?

C'est peut-être loin en réalité, mais n'a-t-on pas toute la journée pour y aller et en revenir ? Et puis, en bande, comme ça, on parcourt tant de chemin sans s'en apercevoir !

Au pied du Morne, nous rencontrons un cabrouet plein d'engrais et attelé de quatre bœufs, qui s'en va grinçant des roues par les ornières. Gesner, Romane et moi de sauter aussitôt derrière. Les autres, agrippés comme ils peuvent, se font remorquer, et les plus faibles suivent en trottant.

Silence, pour que le charretier ne s'en doute pas !

Le charretier, lui, debout à l'avant, pique ses bœufs en jurant comme le tonnerre ; et trop frappantes sont les invectives pour que nous n'y fassions écho.

Gesner, grisé par ces vocables interdits, en ajoute encore d'autres de son cru.

C'est un jacassement affolant.

Mais, alors que le char continue avec son fracas de bois dur entrechoqué, son tintamarre de chaînes, ses grincements d'essieux mêlés au broyage des mottes de terre sèche par les roues, voilà que, brusquement, surgit devant nous le charretier brandissant son aiguillon.

— Tas de petits nègres marrons, voulez-vous !...

La bande, dispersée, se reforme un peu plus loin.

Et pour nous remettre de notre émotion, nous lapidons d'injures et d'appellations insolentes l'attelage qui s'éloigne, impassible et cahotant.

— C'est pas le chemin, fait tout à coup remarquer Gesner. Il fallait descendre à la croisée, là-bas, derrière, et prendre le sentier qui va là, comme ça.

En effet, nous ne sommes plus dans la direction de la Trenelle. Ce maudit cabrouet nous a dévoyés.

Nous revenons alors sur tout ce que nous avons parcouru. Si amère est notre contrariété que nous ne jetons même pas les yeux sur les goyaviers qui bordent le chemin. On sait d'ailleurs, par expérience, que les buissons en bordure des « traces » ne gardent jamais leurs fruits.

Nous, les grands, nous marchons tellement vite que les petits s'essoufflent, derrière nous, comme ils suivaient le char tout à l'heure.

— L'économe ! s'écrie Orélie.

Tout le monde tombe en arrêt. A peine le temps de voir le parasol blanc qui pointe au tournant du chemin, nous nous jetons dans les fossés. Et c'est un grand bruit d'herbe et de paille saccagée qui me monte à la tête pendant que, à quatre pattes, j'essaie de gagner les profondeurs du champ de canne.

Et ce bruit qui résonne comme si le mulet de l'économe galopait à mes talons m'emplit tellement d'effroi que mon cœur va se rompre.

Et je roule dans un sillon, exténué, perdu.

Incapable de bouger, je reste la tête enfouie dans les broussailles.

Peu à peu, mon cœur bat moins vite et j'écoute.

Plus de bruit de paille.

Faiblement, me parvient le trot du mulet qui

s'éloigne sur la terre roide et poreuse du chemin. Le bruit décroît. Plus rien. Rien que mon cœur qui bat encore si fort qu'il pourrait me trahir.

— Hé ! Gesner, Romane, hé ! fais-je doucement.

Un léger grognement me parvient.

— Vous le voyez toujours ?

— On aperçoit à peine son parasol.

C'est la voix de Paul.

Alors, avec des yeux émerveillés, je découvre le paysage. Je venais de perdre complètement la notion du lieu où je pouvais me trouver. J'avais l'impression d'avoir parcouru, en rampant, des distances infinies, et je m'attendais, en émergeant des halliers, à me trouver dans un endroit lointain, inconnu.

Gesner et Romane sont déjà levés et annoncent que le danger est passé.

— Où est Tortilla ? Et Casimir ?

Nous avons beau crier dans toutes les directions, il y en a qui ne répondent pas.

C'est toujours ce qui se passe quand nos randonnées subissent des alertes de ce genre ! Dans la panique, certains se jettent dans de fausses directions.

Alors, tant pis pour eux.

Nous retournons à la croisée pour prendre le départ.

— Mais cette fois, propose Gesner, nous ne suivrons pas la route.

On traverse plutôt ce champ de canne en jachère.

— Il doit y avoir du manger-coulie (1).

Et puis, dans un champ abandonné, on trouve

(1) Fruits sauvages.

toujours des cannes à sucre ratatinées qui font bien notre affaire dans l'arrière-saison.

Mais, cette fois, ni manger-coulie, ni canne. Rien que des herbes folles, des fleurs sauvages, des liserons.

Les camarades disparus ? Nous en apercevons maintenant quatre ou cinq qui remontent en débandade vers la rue Cases.

Nous, tous les obstacles qui entravent notre itinéraire ne nous empêchent pas de poursuivre notre aventure jusqu'au bout.

Nous étions déjà loin lorsque, à « la maison », sonna l'heure du déjeuner. Si loin que c'est très faiblement que nous entendîmes la cloche.

— Ils vont dévorer leur déjeuner, dit Paul, en faisant allusion à ceux qui étaient retournés. Peut-être même qu'ils iront voler notre manger.

— N'importe, fit Romane : ils n'auront pas goûté à tous ces beaux mangos dont nous allons nous régaler. Et nous ne leur rapporterons rien. Pas un seul ; pas même la peau.

En plein soleil, nos guenilles claquant au vent, nous traversons le champ. Nous suivons une autre « trace », jacassant, nous arrêtant maintenant à chaque arbuste pour le dépouiller de ses fruits — les mûrs et les verts — afin d'apaiser sans doute une faim qui s'éveille et dont nous avons à peine conscience, subjugués que nous sommes par les périls que nous avons si vaillamment affrontés depuis notre départ, et enhardis par l'ampleur de notre initiative.

Nous flânonnons beaucoup, puis notre but nous revenant en mémoire, nous nous hâtons, nous engageant

résolument dans tel sentier qui s'offre à droite ou à gauche.

C'est un endroit où le chemin est encaissé entre deux terres rouges et humides, avec de grandes fougères qui s'élancent très haut au-dessus de nos têtes, laissant juste une fente pour qu'on voie un peu le ciel. Tellement étrange que nous parlons à voix basse, en tâchant de marcher côte à côte.

Jamais vu un chemin pareil !

Toujours lorsqu'on s'y attend le moins, de petites boules de terre s'échappent de là-haut et dégoulinent à nos pieds, nous coupant le souffle.

Nous avançons lentement, sans parler, et nous ne pouvons nous empêcher de regarder en arrière, tous les deux ou trois pas.

Ne dirait-on pas que ce couloir menace de s'effondrer sur nous, ou tend à se refermer sur notre passage ? Nous allons d'un pas de plus en plus hésitant et mal assuré. Moi, j'étouffe de ne pas oser parler.

Nous avons peur.

Soudain, un cri d'effroi et, sauve-qui-peut ! Rebroussant chemin, nous détalons de toute la vigueur de nos jambes, en multipliant nos cris de panique.

Longtemps après être sorti du passage, nous continuons de courir, sans nous retourner, filant droit devant nous, jusqu'à épuisement de notre haleine. Mais impossible de nous arrêter. Nous trottons, exténués et poussés par l'épouvante. Trop violente est notre émotion pour que nous nous ressaisissions. La peur nous a ébranlés jusqu'à nous vider de tout enthousiasme, de tout orgueil.